Document generated on 04/25/2024 10:25 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

La crête de la vague — Claude Chabrol
Un texte inédit

Robert-Claude Bérubé

Number 153-154, September 1991

URI: https://id.erudit.org/iderudit/50281ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Bérubé, R.-C. (1991). La crête de la vague — Claude Chabrol : un texte inédit. *Séquences*, (153-154), 10–10.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Un texte inédit de Robert-Claude Bérubé

LA CRÊTE DE LA VAGUE — CLAUDE CHABROL

Comme les mousquetaires de Dumas, ils étaient trois. On pourrait même s'amuser à établir des rapports entre Athos, Porthos et Aramis et Truffaut, Chabrol et Godard. Truffaut c'est l'intelligence, la sensibilité, l'autorité, c'est Athos. Godard c'est la réflexion, l'originalité, la marginalité, c'est Aramis. Chabrol c'est l'exubérance, l'ironie, l'endurance, c'est Porthos. Il a même de son modèle mousquetaire le côté bon vivant, la volubilité et l'aspect physique.

Ils étaient trois critiques attachés à la même revue, **Les Cahiers du Cinéma**, qui rêvaient de croiser l'esprit avec l'establishment de la production française. À la toute fin des années 50, ils parvinrent à faire leur marque grâce à des films tournés avec peu de moyens, mais beaucoup d'ardeur et d'invention: **Les 400 Coups, Le Beau Serge, À bout de souffle.** C'est ce qu'on a appelé la Nouvelle Vague, phénomène qui rétrospectivement ressemble plus à un raz-de-marée, car cette première percée a permis en quelques années à une quarantaine de jeunes cinéastes d'aborder la réalisation de longs métrages. Tous n'ont pas continué, loin de là, mais les trois initiateurs ont eu une longue et fructueuse carrière. On connaît celle de Truffaut, mort prématurément, après avoir créé une trentaine de films presque tous attachants et réussis. On a suivi avec plus de difficulté celle de Godard, marquée d'expériences diverses cherchant à renouveler l'expression même du cinéma. Chabrol, pour sa part, a eu un parcours un peu plus cahoteux. S'il donnait au départ dans un traitement réaliste, il s'est vite orienté vers la moquerie, le cynisme même, et a pris un plaisir certain à tourner (plus de quarante films en trente ans, sans compter des contributions au monstre télévision), sans toujours s'assurer de la solidité de son matériel.

Il y a eu des hauts et des bas dans cet itinéraire et il ne faudrait pas s'appesantir trop longtemps sur des **Marie-Chantal contre docteur Kha** ou autres **Magiciens**. Mais, s'il connaît des faiblesses, ce diable d'homme sait se rappeler périodiquement à l'attention avec des oeuvres plus achevées comme **La Femme infidèle** ou **Violette Nozière**.

Les deux films qu'offre Radio-Québec illustrent deux tendances parmi d'autres d'un réalisateur polyvalent. Dès son troisième film, **À double tour**, Chabrol, coauteur comme critique (avec Éric Rohmer) d'un livre-clé sur la thématique d'Alfred Hitchcock, a commencé à s'intéresser au drame policier, au suspense, et l'on peut dire qu'au moins la moitié de son oeuvre se situe dans ce genre (il est même venu tourner un polar, **Les Liens du sang**, à Montréal, en 1977, à partir d'un roman américain). Étant donné ce goût pour les énigmes criminelles, il était presque inévitable que son parcours croise un jour celui de Georges Simenon, l'auteur français (bien que belge) le plus souvent adapté au cinéma. C'est ainsi qu'en 1982, il réalisa **Les Fantômes du chapelier**. Il se trouvait sans doute une certaine communion d'esprit avec le style du romancier, avec ce fameux «climat» dont on parle tant à propos de Simenon. Il n'y a pas de Maigret là-dedans; l'identité de l'auteur d'une série de meurtres de femmes âgées dans une petite ville de province est devinée par un tailleur arménien discret et solitaire (un rôle tout désigné pour Charles Aznavour): c'est son voisin d'en face, chapelier de son état (d'où le titre) campé avec un grain de folie par un Michel Serrault en bonne forme. Plans biscornus, touches d'ironie, éclairages étranges, personnages bizarres; on sent le plaisir qu'a éprouvé le cinéaste à mêler ces éléments dans un cocktail piquant.

Par ailleurs, Chabrol a pris de l'intérêt, à l'occasion, à faire revivre à l'écran certains faits divers du passé puisés dans les archives criminelles. C'est ainsi que, dès 1963, il évoquait la figure de **Landru** (et imposait le talent particulier de Charles Denner) dans un curieux film, hésitant entre le constat réaliste et l'humour macabre. Quinze ans plus tard, il rappelait une autre affaire qui avait nourri la chronique judiciaire en 1934 avec **Violette Nozière** où la jeune Isabelle Huppert connaissait un de ses premiers succès, en incarnant une parricide avec toute l'ambiguïté voulue. Nostalgique sans doute de cette collaboration qui lui valut un de ses meilleurs films, Chabrol fit de nouveau appel à l'actrice au bout de dix ans pour lui faire jouer le rôle d'une avorteuse, qui fut exécutée par le régime de Vichy sous l'Occupation, dans **Une affaire de femmes**. Il a traité ce drame humain avec souci d'objectivité en adaptant un ton froid et distancié d'observateur devant des comportements assez sordides. Il n'a pas hésité cependant à introduire des développements fictifs dans un scénario conçu par Colo O'Hagan (collaboratrice habituelle de Bertrand Tavernier), d'après un livre circonstancié de Francis Szpiner, pour mieux rendre compréhensibles les agissements des personnages. L'histoire progresse en scènes brèves et percutantes et le climat morose de l'époque est fort bien évoqué. Le résultat est un film solide où les détails psychologiques et sociaux apparaissent assez vraisemblables pour retenir l'intérêt. Isabelle Huppert réussit particulièrement bien son personnage de faiseuse d'anges d'un égoïsme affiché et d'un cynisme candide.

Cette deuxième réussite de travail en commun a convaincu Chabrol d'entreprendre enfin un projet qu'il caressait depuis longtemps, une adaptation du célèbre roman **Madame Bovary** de Gustave Flaubert avec une Isabelle Huppert parvenue à la maturité de son talent. C'est ce que nous réserve le cru 91 de Chabrol. Malgré les années qui passent, le mousquetaire ne semble pas avoir fini de secouer le cinéma, flamberge au vent.